

REVUE DE PRESSE

Les Femmes de la maison

Pauline Sales

création 2021



SOMMAIRE

Presse écrite

- > THÉÂTRAL MAGAZINE, janvier | février 2021.....p.04
- > L'OURS, février 2021.....p.05
- > THÉÂTRE(S), printemps 2021.....p.06
- > THÉÂTRE(S), été 2021.....p.07
- > TÉLÉRAMA, 27 octobre 2021.....p.08

Web

- > L'OEIL D'OLIVIER, 12 janvier 2021.....p.10
- > UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, 12 janvier 2021.....p.13
- > TOUTE LA CULTURE, 12 janvier 2021.....p.15
- > HOTTELLO, 13 janvier 2021.....p.18
- > SCENEWEB, 14 janvier 2021.....p.22
- > THÉÂTRES.COM, 18 janvier 2021.....p.25
- > LA REVUE DU SPECTACLE, 18 janvier 2021.....p.27
- > NAJA 21, 19 janvier 2021.....p.30
- > NAJA 21, 19 janvier 2021.....p.32
- > LE PETIT RHAPSODE, avril 2021.....p.36
- > SCENEWEB, 18 octobre 2021.....p.39
- > MEDIAPART, 29 octobre 2021.....p.42

Annonce

- > SCENEWEB, 15 janvier 2021.....p.49

PRESSE ÉCRITE



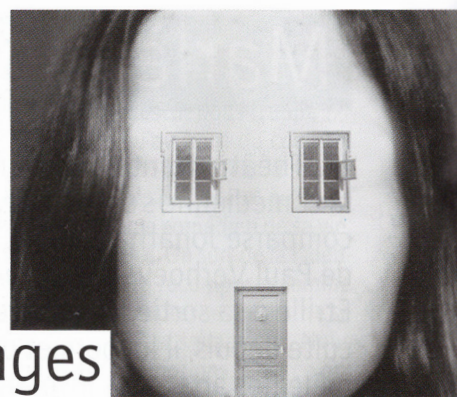
DOSSIER

Les Femmes de la maison

Pauline Sales

Avec *Les Femmes de la maison*, la dramaturge et metteuse en scène Pauline Sales navigue entre les époques, les rapports genrés et les rapports sociaux, à travers les histoires de femmes artistes hébergées par un même homme, devenu leur mécène.

Du féminisme à tous les étages



Telle une riche bâtisse dont on n'aurait jamais vraiment fait le tour, la maison dramaturgique construite par Pauline Sales compte plusieurs étages. Au premier, habite Joris. En souvenir de cette photographie qu'il a tant aimée, mais qui l'a quitté pour un autre, l'homme a décidé de prêter sa demeure à des femmes artistes qui en font pour un temps leur lieu de création. *"Même s'il est loin de représenter tous les hommes, ce personnage me permet d'aborder les rapports hommes-femmes, précise Pauline Sales. Membre d'une classe sociale aisée, masculin, donc détenteur d'un pouvoir, Joris reste blessé par l'amour de sa vie, ce qui lui confère une certaine ambiguïté. Il est une sorte de serviteur, de mécène, un gage d'émancipation pour ces femmes, et, en même temps, une figure de patronage."*

Juste au-dessus, en regard de ces femmes artistes, officient des femmes de ménage, façon, pour Pauline Sales, de doubler les rapports genrés de rapports sociaux. *"Comme la question de la démocratisation culturelle est toujours très importante dans mon travail, je te-*

nais à ce que la pièce puisse s'adresser à tous, souligne-t-elle. Or, si j'étais restée dans le monde strictement artistique, qui intéresse plus ceux qui le font que ceux qui le voient, cela ferait une porte. J'avais également envie d'observer les interactions de ces femmes entre elles, mais aussi de mettre les spectateurs et les spectatrices face à ce métier physique, dur, peu valorisé, sous-payé que l'on voit peu sur les scènes."

Pour chapeauter l'ensemble, l'autrice a apposé une couche temporelle en guise de troisième et dernière strate. Loin de se cantonner à une seule époque, l'histoire de ces femmes artistes, inspirée par l'exposition *Womanhouse*, navigue des années 1950 à nos jours, en passant par les années 1970. *"Je voulais absolument broser une aventure qui s'étale sur une longue période et ces époques ne sont pas choisies au hasard, ajoute Pauline Sales. Elles correspondent, selon moi, à trois temps du féminisme bien différents, de Simone de Beauvoir, et de l'émancipation des femmes d'après-guerre, au*

MLF et à #metoo, qui soulève la question des femmes racisées et de la convergence des luttes."

Le tout est soutenu par des fondations que la metteuse en scène sait solides, un quatuor composé de trois comédiennes - Anne Cressent, Olivia Chatain et Hélène Vивиès - et d'un comédien - Vincent Garanger. *"Ma motivation première était de travailler, ou de retravailler, avec ces quatre compagnons de route et d'écrire une pièce avec une distribution majoritairement féminine, assure-t-elle. Il y a aussi une part d'auto-fiction avec laquelle je me suis un peu amusée. Car, en tant qu'autrice, metteuse en scène et ancienne directrice de CDN, j'ai vécu de l'intérieur cette problématique de la femme artiste."*

Propos recueillis par
Vincent Bouquet

■ *Les Femmes de la maison*, de Pauline Sales.
11 au 15/01 Scène nationale du Mans, 20 au 23/01 Comédie de Reims, 27 au 29/01 Comédie de Saint-Etienne, 3/02 Théâtre Jacques Carat de Cachan, 2 au 3/03 Les Scènes du Jura Lons-le-Saunier, 10 au 13/03 TNBA Bordeaux, 3 au 16/04 TGP Saint-Denis

Trajectoires de femmes, avec homme

PAULINE SALES, *Les femmes de la maison*, Vu au théâtre P. Scarron du Mans. Tournée prévue.

C'est un sujet très original que nous propose Pauline Sales, conceptrice et metteuse en scène des *Femmes de la maison*. Il n'est pas banal en effet de représenter sur une scène le dispositif « résidence d'artistes », en l'occurrence artistes femmes, plasticiennes, performeuses ou écrivaines. L'auteure imagine que Joris, quittant une femme qu'il a aimée, décide – dans les années 1950 – de garder la maison où ils ont vécu, de ne plus l'habiter personnellement, et de la dédier à des résidences, exclusivement réservées à des femmes, « sans contrepartie » d'aucune sorte. C'est ainsi pour une part le statut d'une certaine masculinité qui est interrogé à travers ce personnage initialement meneur de jeu, oscillant entre refus du machisme ordinaire et conscience de son pouvoir, lié à la propriété (« je suis chez moi et je déteste dire ça » !).

D'autre part, et cette fois centralement, la pièce explore l'évolution de la place des femmes dans la société, du rôle et de la conscience de genre développés comme une avant-garde par celles qui sont des créatrices. Trois périodes scandent le processus dramatique : années 50, 70, aujourd'hui. Ce spectacle porte donc une vraie ambition politique, voire socio-anthro-

pologique, qu'il réussit en grande partie à tenir (le rapport à la décolonisation, mise en parallèle avec les deux premiers temps, restant néanmoins très allusif). À chaque époque, ce qui se joue dans la maison fait écho aux enjeux féministes du moment : conquête d'une place à bas bruit ; revendication explosive d'une place unique et excluante à travers le féminisme lesbien importé des US ; contradictions contemporaines entre la diversité des positions de trois types d'écrivaines qui s'affirment, mais différemment. À chaque période, une femme de ménage donne le point de vue – souvent incompris de ses interlocutrices – des dominées à l'intérieur de la classe des dominés. C'est une trouvaille d'en confier, à la fin, le rôle à Vincent Garanger, façon *Mme Doubtfire* sans aucun ridicule, questionnant ainsi en abyme l'identité sexuée, de manière fruste mais très émouvante.

Hormis quelques longueurs, l'écriture de Pauline Sales est alerte et très incarnée, remarquablement servie par Olivia Chatain, Anne Cressent, Hélène Viviès et V. Garanger (naguère formidable George Dandin). Les dialogues vifs alternent réflexions pertinentes et réparties drôles, dans une scénographie sobre et efficace due à Damien Caille Perret.

André Robert

THÉÂTRE

LES FEMMES DE LA MAISON

Portraits de femmes artistes face à la domination masculine.



Pièce écrite et mise en scène par Pauline Sales, *Les Femmes de la maison* est un tableau sur 80 ans de l'émancipation des artistes femmes vis-à-vis des hommes. Dans une unité de lieu, une maison mise à disposition de femmes artistes par un réalisateur, Joris, se succèdent plusieurs générations de femmes, des années 1940 à aujourd'hui. Elles y résident gratuitement, sous l'œil d'une femme de ménage. Leur seule obligation est de laisser une œuvre à leur départ. Pauline Sales peint subtilement des portraits de femmes qui s'affirment par leur art afin de s'affranchir de la domination masculine. Elle documente à travers chaque personnage d'artiste l'évolution des prises de conscience, les combats et la manière de se définir comme femme artiste. Chaque personnage féminin est en quête de son identité profonde, remettant en question le poids social dont



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

il est difficile de se départir, même dans son art. De manière subtile, Pauline Sales fait de la maison et de son jardin un cocon protecteur qui n'empêche pas une certaine perméabilité au monde. Le personnage de Joris traverse les époques, s'imprègne avec curiosité et surprise de ce ballet d'artistes qui se succèdent ; spectateur des évolutions de la société qu'il contribue lui aussi, à sa manière, à faire avancer. / TIPHAINE LE ROY

texte et mise en scène Pauline Sales /
avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger
et Hélène Viviès / **à voir** à Saint-Denis

LES FEMMES DE LA MAISON

PAULINE SALES



D.R.

Les femmes de la maison est un tableau sur 80 ans de l'émancipation de femmes artistes. Dans une unité de lieu, une maison mise à disposition de femmes artistes par un réalisateur, Joris, se succèdent plusieurs générations de femmes, des années 1940 à aujourd'hui. Elles y résident

gratuitement, sous l'œil d'une femme de ménage. Leur seule obligation est de laisser une œuvre à leur départ.

Les Solitaires intempestifs, 128 pages, 14 €

LES FEMMES DE LA MAISON

THÉÂTRE

PAULINE SALES

TT

Nous sommes dans une maison d'artiste qu'un homme prête à toutes celles qui ont envie de créer... L'argument de la pièce est ce passage de témoin entre créatrices d'une époque à une autre. Les années 1950 verront une peintre s'extirper difficilement de sa vie de famille. Les années 1960 filent en deux trois répliques pour plonger dans l'expérience féministe menée en Californie en 1972 par les artistes Miriam Schapiro et Judy Chicago, qui lancèrent «Womanhouse» – une exposition d'œuvres des femmes autour de leurs expériences intimes et domestiques. L'autrice-metteuse en scène Pauline Sales en donne une version à la fois savante (faisant revivre toute la dialectique radicale) et fougueusement théâ-

trale. Car les trois actrices prennent cette scène d'assaut, à l'aide de costumes inspirés du pop art et des hippies. Elles sont toutes aussi épatantes dans la peau d'écrivaines d'aujourd'hui, «en résidence» dans cette maison transformée en fondation. À la plus jeune, qui rédige des romans documentaires comme elle respire et pratique l'écriture inclusive, tout réussit. Quand l'ainée survit à sa ménopause, écrit pour le théâtre (genre désuet ?) et se flagelle avec humour auprès de ces «sœurs»... Pauline Sales cisèle ici de façon aiguisée trois discours contemporains et les oppose efficacement. C'est brillant, drôle, intelligent. Et libre de ton. Personne n'ayant tort ou raison, puisque chacune de ces femmes tente de construire sa vie. — **E.B.**

| 2h | Jusqu'au 29 oct., Reims (51),
tél. : 03 26 48 49 10; le 30 nov., Cachan
(94), le 14 déc., Lons-le-Saunier (39),
et en mai au TGP, Saint-Denis (93).

WEB WEB





Pauline Sales questionne le féminisme des années 50 à nos jours

Publié le 12 janvier 2021

Au théâtre Paul-Scarron, Pauline Sales explore, à travers, le portrait de femmes artistes, l'histoire et l'évolution du féminisme au cours des 70 dernières années. S'ingéniant à mettre à mal un patriarcat séculaire, elle livre un regard tendre, parfois brouillon, sur un combat salutaire et libérateur, le choix de chacune de disposer de son corps et de sa vie comme elle l'entend.

Sur le fronton du théâtre Paul Scarron, que la ville du Mans a mis à disposition de la compagnie conventionnée Théâtre de l'Éphémère, est inscrit en grand, en noir sur du papier blanc, cette formule percutante « *elles pensent à leur dépendance. Elles pensent à prendre leur indépendance. Elles font le calcul du nombre d'années où elles ont travaillé gratuitement comme femme au foyer.* » Elle frappe, questionne, donne le ton sur la teneur du spectacle qui va être donné pour quelques dates devant un public de professionnels.

12 janvier 2021

Féminisme à travers les âges



Un homme (épatant **Vincent Garanger**) est éperdument amoureux d'une belle photographe

(lumineuse **Anne Cressent**), qui le quitte pour un autre. Comme preuve de sa passion, il lui offre comme cadeau d'adieu le mariage et une maison en banlieue parisienne pour lui permettre de s'adonner sans limites à son art, sans se soucier des contingences matérielles. C'est le début d'une belle histoire, celle d'une bâtisse qui au fil du temps se transforme en résidence d'artistes uniquement réservée aux femmes. Les décennies défilent. La singulière demeure se déplace, tantôt réchauffée au soleil californien, tantôt perdue dans une quelconque campagne française, mais toujours animée par le désir profond de chacune de ses habitantes de transcender à travers leurs pratiques la place de la femme dans nos sociétés occidentales.

Woman power

S'inspirant de *Womanhouse*, une exposition de 1972 où des artistes féminines avaient investi en Californie une maison abandonnée pour aborder le thème de l'enfermement domestique, **Pauline Sales** puise dans l'histoire de ses sœurs, de ses comparses, une matière théâtrale qui

interroge le féminisme et ses courants. De Simone (troubante **Hélène Viviès**), peintre et dessinatrice, qui rêve en plein « Fifties » de s'émanciper de sa place d'épouse et de mère au foyer, à Miriam, plasticienne baba cool qui transforme coussins, boîtes de conserve en sexe féminin, en passant par trois autrices, stéréotypes des femmes d'aujourd'hui, toutes incarnent un courant du féminisme, le déluré, le virulent, l'apaisé, le latent, l'enfiévré.

Lutte contre le patriarcat

Malgré la révélation plusieurs fois rabâchée des amazones émancipées des années 70, que l'homme est un mythe fabriqué de toutes pièces, qu'il n'existe pas. **Pauline Sales** passe par le prisme d'un homme, un mécène sans arrière-pensées que celles de laisser le talent de chacune s'exprimer, pour lier son récit, conter cette fresque humaine et féministe. Creusant la vie de ces artistes, l'auteure et metteuse en scène met en exergue leurs combats : Quitter le foyer ; ne plus être esclave des corvées ménagères ; se libérer d'un carcan imaginaire imposé de tout temps par une tradition machiste qui se transmet de mère en fille.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

12 janvier 2021

Des digressions sauvées par un jeu virtuose

L'écriture vive, drôle, piquante et habitée de Pauline

Sales Emporte. Elle saisit au vol, passionnée. Très

vite, ces portraits de femmes, ces histoires d'émancipation féminine, attrapent et questionnent. Toutefois, à trop vouloir multiplier les exemples, la dramaturge montre que chaque féministe est différent, chaque courant à apporter sa pierre à l'édifice pour changer le monde de demain, et se perd dans une seconde partie trop longue, trop explicative, trop démonstrative. Heureusement, son trio de comédiennes – Olivia Chatain, Anne Cressent et Hélène Viviès – redonne du souffle, ravive la flamme d'une lutte salvatrice.

Véritable fresque retraçant l'histoire d'une lutte pour un monde plus égalitaire, plus juste, *Les femmes de la maison* touche par la force de ses personnages, la richesse du jeu et la précision de la mise en scène. Resserrée, reciselée aux entournures, la dernière création de Pauline Sales sera intéressante à découvrir dès que les salles rouvriront leurs portes au public.



Les femmes de la maison de Pauline Sales

Compagnie À l'Envi
Représentations exceptionnelles au **Théâtre Paul-Scarron** du Mans, janvier 2021

Tournée

Du 20 au 23 janvier à

La Comédie — CDN de Reims

Du 27 au 29 janvier à **La Comédie de Saint-Étienne** — Centre Dramatique National

Le 3 février au **Théâtre Jacques Carat**, Cachan
Les 2 et 3 mars aux **Scènes du Jura**, scène nationale (Lons le Saunier)

Du 10 au 13 mars au **TnBA** — Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine

Du 3 au 16 avril au **TGP** (théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint Denis)

Mise en scène de Pauline Sales

Avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger & Hélène Viviès

Scénographie de Damien Caille Perret

Création lumière de Laurent Schneegans

Création sonore de Fred Bühl

Costumes Nathalie Matriciani

Coiffure, maquillage Cécile Kretschmar

Crédit photos © Jean-Louis Fernandez

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial au Mans

Les Femmes de la maison, écriture et mise en scène Pauline Sales, Théâtre Scarron, Le Mans

Jan 12, 2021 | Commentaires fermés sur Les Femmes de la maison, écriture et mise en scène Pauline Sales, Théâtre Scarron, Le Mans



© Jean-Louis Fernandez

fff article de **Corinne François-Denève**

Vous en voulez, de l'histoire de l'art située et féministe, des invisibilisations et des silenciations, des constellations, des sororités, de l'écriture inclusive et des non binarités ? Foncez sur ces **Femmes de la maison**. Vous trouvez qu'« autrice » est un mot affreux et qu'on a le droit d'aimer être importunée ? Venez-y quand même voir. Non vraiment, non, vous êtes contre les femmes, mais alors tout contre ? Allez, entrez, il y a des femmes, des actrices, très belles, de toutes les façons, et absolument.

« La maison », et quelques émoluments (vrais, pas en nature), c'est ce que Joris, le personnage masculin, propose à des femmes artistes, ou des artistes femmes, dans les années 1950, 1970 et 2020 (la fable lui suppose, avec humour, une longévité exceptionnelle, dopée à coup de sages hindous ou de médecines ayurvédiques). Joris, on l'a compris, réalise le rêve esquissé par Virginia Woolf : une pièce à soi et trois guinées, pour avoir la possibilité de créer – pas une maison de poupée. Dans les années 1950, la femme artiste, qui, évidemment, s'appelle Simone, a quitté mari et enfants pour, entre deux dépressions, crayonner en paix. Dans

les années 1970, Miriam s'aménage un espace réservé aux femmes pour coudre des coussins fendus en leur milieu, s'ouvrant en deux grandes lèvres roses. Plus tard, pour trois autres femmes (une romancière-documentariste à succès, une dramaturge au bord de la ménopause alcoolisée, une mère lesbienne en transition), il s'agira d'écrire cette histoire située, avec les difficultés que cela suppose et qui, sans doute, métathéâtralement, reflètent celles de Pauline Sales écrivant « Womanhouse ».

Trois époques, trois temps, de l'histoire des femmes et du féminisme, au prisme de l'histoire de l'art : on évoque Pauline Réage ou Judy Chicago et Miriam Shapiro, le droit à l'avortement ou à celui de jouir, le désir d'être une femme, de ne plus en être une, l'absolue non nécessité de se décrire par le genre, et toujours, surtout, les phénomènes de domination et de soumission, toujours retournables – trois femmes puissantes mais soumises au patriarcat, face à une aide-soignante-ménagère qui sera toujours flouée.

Il est peu de dire que Pauline Sales s'est assignée une tâche dantesque, et que l'ensemble est à tout le moins dense. La dramaturge semble d'être donné pour mission de tout brasser, de tout évoquer, non sans recourir aux clichés, dont on ne sait s'ils sont assumés comme tels. Chez les hippies féministes, il faut une fête orgiaque et païenne, un happening, une performance à vulve et seins nus. Heureusement, la troisième partie, comme à la table, permet à la pièce de repartir, et de se finir de façon plus apaisée. La multiplicité des voix, qui permet d'exprimer des avis divers, y trouve là en effet sa forme la plus aboutie – même si le propos, généreux, se dilue entre cette myriade de répliques – que veut-on dire, finalement, sur la femme, que l'on devient, ou que l'on construit, ou que l'on dissout ? Pauline Sales semble davantage avoir voulu faire un état des lieux, souvent plein d'humour, que vouloir choisir une voix – à moins qu'elle se soit retrouvée encombrée de son gigantesque matériau.

Le texte, riche, est admirablement soutenu par les quatre comédien.nes, qui échangent rôles et genres, souvent à vue. La scénographie est intelligente ; les costumes et accessoires sont autant d'indices semés pour la compréhension du propos. En un mot, cette maison, sans doute ouverte à tous les vents, demeure plus que fréquentable.



THÉÂTRE



« Les femmes de la maison » : la création et les femmes par Pauline Sales

12 JANVIER 2021 | PAR YAËL HIRSCH

Après *J'ai bien fait* et *Normalito*, l'an dernier, Pauline Sales retrouve une partie de ses proches des années au *Centre National Dramatique de Normandie à Vire* pour mettre en scène, autour d'une résidence pour artistes féminines, un homme et trois femmes qui muent à travers les âges. Un spectacle fin sur la norme et le genre, que *Toute la Culture* a pu voir avec les pros lors de sa création au Théâtre de l'Ephémère et qui devrait tourner cet hiver et ce printemps dès que possible.

Tout commence dans les années 1940, dans une maison presque vidée de la banlieue parisienne où il reste quelques meubles art nouveau. Il y a un côté un peu *Cerisaie* et un jeu assez suranné. Germaine, photographe et résistante vend la résidence que lui a offerte son mari, qui est aussi explorateur, cinéaste et anthropologue : Joris. Un drôle de mari pour son temps puisqu'il l'a épousée et mise hors du besoin, afin qu'elle puisse développer sa vie et son art, juste quand elle s'est éprise d'un autre. C'est aussi lui qui rachète discrètement la maison lorsqu'elle la vend. Et qui la transforme en havre de création dans les années 1950. Petit à petit, il se rend compte que ce ne sont que des femmes qui viennent y passer quelques temps pour créer. Au grand dam de la dame qui assure le ménage et se trouve assez débordée et par les effets et par les états d'âmes des occupantes successives, comme Simone qui vient s'y réfugier d'un mari qui décide de sa carrière et de ses enfants pour dessiner.

Womanhouse, une refuge pour les femmes artistes

Quelques années plus tard, c'est jardin tout ouvert que la résidence s'est magiquement déplacé en Californie où elle devient le lieu mythique et collectif où Judy Chicago et Miriam Shapiro proposent aux femmes des années 1970 de venir y travailler leur art en collectif féminin. Joris est toujours là, âgé, presque muet, gentleman à l'ancienne qui sait néanmoins écouter en première loge une parole qui se libère et se débat. Dernière mutation de la maison : elle se transporte dans la campagne française d'aujourd'hui. Joris est chez lui, extrêmement âgé et trois auteur.e.s sont en résidence sans la maison des femmes, chacun.e représentant une génération et une autre manière de vivre son féminisme... Des débats très actuels naissent et la camaraderie tempère in extremis l'acrimonie : être une femme artiste ne va toujours pas de soi au moment même où les trois personnages n'en peuvent plus elles-mêmes de réfléchir au fait d'être des femmes qui créent...

Une interrogation subtile et complexe sur la norme

Extrêmement classique et même presque déclamée au début, la pièce adhère au temps qu'elle décrit avec une mise en scène plastique et précise: performance flamboyante pour les années 1970 (chorégraphie endiablée pour Olivia Chatain, Anne Cressent et Hélène Viviès) et la mise en scène des querelles des différentielistes et retour à la nature sculptée par la lumière pour notre temps. Les mots fusent, les remarques sont justes, les références multiples et la conversation à bâtons rompus à travers presque un siècle ne cache pas les lignes de failles... Notamment le lien avec les autres minorités : ethnies ou pays en décolonisation filmés par Joris, sociales avec l'auxiliaire de vie Christiane interprétée par l'extraordinaire Vincent Garanger qui incarne aussi Joris. Les mots échappent quand les valeurs muent et semblent s'effriter (sublime dialogue à trois femmes sur « Un homme ça n'existe pas »), la création est douloureuse (qui aime vraiment être enfermé dans une maison pour créer ?) et la difficulté de faire cause commune ou même de vivre un compagnonnage sont autant d'échardes douloureuses.

Gourmandises sur scène

Évidemment c'est original de voir trois femmes et un homme qui tournent dans une maison où les femmes viennent s'enfermer pour créer plutôt que de se laisser enfermer chez elles. Le huis clos résonne avec notre confinement à toutes et tous. Et le rôle du mécène malgré lui, paternaliste également malgré lui, mais échappant finalement aux clichés pour être simplement élégant (oldstyle !) surprend. Auprès de lui, avec 6 femmes ou sujets non genrés différent.e.s ce sont six manières d'interroger une identité mineure que Pauline Sales croque avec beaucoup d'inspiration. Et l'on se réjouit en nous demandant, un peu coupables, si on lui aurait passé aussi facilement la douce coquetterie de laisser une jolie figure d'homme dans cet univers féminin si elle avait été un homme ? C'est en tout cas un régal de voir l'acteur et les actrices embrasser leurs divers rôles avec fluidité et gourmandise...

Les femmes de la maison, de Pauline Sales, avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger, et Hélène Viviès, **Cie à L'Envi**, durée 2H.

visuels : (c) Jean-Louis Fernandez

Les Femmes de la maison – Womanhouse – , écriture et mise en scène de Pauline Sales.

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez.



Les Femmes de la maison – Womanhouse – , écriture et mise en scène de Pauline Sales.

A l'origine de toutes les histoires – épopée du quotidien ou témoignage autobiographique –, se trouve une maison qu'un homme éclairé, amoureux de son épouse photographe, lui offre, avant de la racheter afin que ce *home* devienne alors un abri libre et un lieu de création, si ce ne sont deux règles à respecter – une oeuvre à remettre à la fin du séjour, et la présence d'une femme de ménage qui veille tant sur la maison que sur sa locataire.

Tel est le challenge exposé de la maison en question, sur le plateau, dans la mise en scène par Pauline Sales des *Femmes de la maison* dont elle est également l'auteure. La jolie scénographie de Damien Caille-Perret est éloquente, avec ses modules de parois intérieures qui, une fois retournés, représentent le mur extérieur avec ses trois fenêtres.

La maison désigne à la fois le bâtiment et le « chez soi » – objet architectural et espace symbolique –, un espace réservé et isolé du reste de la société où l'on peut vivre seul ou à plusieurs, avec un jardin propice à la culture, selon la formule emblématique voltairienne.

La protection et l'isolement de ce lieu à investir entretiennent le recueillement, la solitude et la « retraite » – un abri, un refuge, une « chambre à soi », à la Virginia Woolf, avec la perspective d'une continuité – identité et créativité –, une même maison et un même destin.

La pièce de Pauline Sales doit son titre, *Les Femmes de la maison*, à l'exposition *Womanhouse* de 1972, en Californie, organisée par Judy Chicago et Miriam Schapiro – deux figures emblématiques et subversives, reprises et « interprétées » sur la scène.

L'installation plastique – la performance de *Womanhouse* proposait à vingt-cinq femmes artistes d'investir une maison abandonnée afin d'explorer l'expérience féminine vécue. Les artistes étaient tenues de déconstruire les codes d'un enfermement domestique forcé, à travers la réalisation d'œuvres personnelles. Cette exposition inventive et populaire a inspiré l'exposition *Women House* qui s'est déroulée à la Monnaie de Paris en 2017.

Les femmes émancipées, Judy et Miriam déjà citées, relèvent de la deuxième époque dans la chronologie du spectacle, celle des *seventies* –, précédée par les années 1950 et suivie par celles de 2020. Pour 1970, robes colorées hippies et herbes illicites du jardin.

Détermination de ces féministes judicieuses dans l'audace et la conquête de soi, au-delà des préjugés et clichés : la plasticienne Miriam offre une installation des plus cocasses et inattendues, la suspension sur un fil de petites culottes avec leurs bas et collants à enfiler, la création de coussins roses aux fentes rouges, cousues à la main – une éloquence crue.

Etre une femme n'est plus une honte ni une humiliation mais un accomplissement de soi.

Malice et facétie, la pièce de Pauline Sales donne à voir et à entendre – émotion et provocation – les excès en matière de féminisme, défenseur-e-s et détractrices mêlés.

Certes, les stéréotypes masculins ont volé en éclat, mais il faut toujours leur résister.

Associer la femme à l'art et parler d'elle comme créatrice est le joli défi relevé de l'auteure.

La pièce présente en effet trois temps, le premier pour les années 1950, avec Simone qui tente d'accéder à son indépendance et de conquérir son identité artistique, n'ayant pas trouvé l'équilibre attendu jusque là, entre une vie familiale – un mari et des enfants dont elle se sent « responsable » – et la nécessité existentielle de faire oeuvre. Elle essaie de s'expliquer – justification et légitimation – auprès de sa soeur protectrice venue la visiter.

La maison sera le lieu de son assentiment à un choix de vie qui lui convient exactement.

L'émergence du féminisme moderne tient, entre autres, à ce qu'aux droits de l'homme, de l'être humain, on ajoute les droits de la femme, de l'être humain féminin, réveillant le débat entre universalisme et différentialisme : l'égalité ou bien la différence à faire valoir...

Les partisans-es de l'un ou l'autre des deux camps irréconciliables sont pléthore.

Les nombreuses artistes femmes – écriture, peinture...- sont talentueuses et influentes, en Angleterre et Amérique du Nord, au XIX^e siècle, telle Charlotte Brontë avec *Jane Eyre* (1847); elles ont l'appui de quelques-uns, tel Henry James avec *Les Bostoniennes* (1886).

Et si certains tiennent la femme responsable de son asservissement, le XX^e siècle apporte un discours plus fort, des conquêtes juridiques, sociales et économiques. Henry Miller n'avait-il pas écrit en son temps : « *Si c'est vers une plus grande réalité que nous nous tournons, c'est à une femme de nous montrer le chemin. L'hégémonie du mâle touche à sa fin. Il a perdu contact avec la terre.* »(*Dimanche après la guerre*, 1944).

Et la déflagration féministe du XXI^e siècle surgit activement, lors des années 2020, dans la maison partagée, où trois résidentes semblent échapper, chacune à leur manière, à l'instrumentalisation de l'artiste femme dont elles pourraient, par inadvertance, faire l'objet.

Elles écrivent toutes les trois : doit-on parler pour autant d'écriture féminine ?

L'une préfère l'appellation d'écriture, elle ne revendique nulle identité de genre. Pour l'autre, nul doute, elle est femme, ne s'oblige ni à un jogging quotidien ni à manger du quinoa, elle aime en échange boire un verre de kir et prendre du bon temps.

La troisième se tient entre les deux, éloignée des conflits, et travaillant pour son compte.

Ces locataires vivantes et colorées, chantantes ou l'injure à la bouche, circulent d'une époque à l'autre, d'un rôle à l'autre annoncé par le précédent, soit un ballet de femmes toutes plus convaincantes les unes que les autres, engagées, décidées et séditeuses.

Rien moins que de magnifiques rebelles jouées par la niaque décoiffante d'Olivia Châtain, d'Anne Cressent et d'Hélène Viviès dans une symphonie de convictions bien senties.

Quant à Vincent Garanger, il joue l'homme – non pas le mâle caricatural, mais simplement à l'écoute de ses compagnes de jeu, attentif et patient. Réalisateur de films sur la décolonisation, il sait ce que le sentiment de domination veut dire, qui soumet les plus faibles. En un final sincère, il interprète à merveille la dernière « femme de ménage ».

Une invitation captivante à entrer dans la maison des femmes, pour mieux les entendre.

Véronique Hotte

/ critique / Les Femmes de la maison : le triple saut féministe de Pauline Sales



Photo Jean-Louis Fernandez

A travers la figure de la femme-artiste, la dramaturge et metteuse en scène ausculte l'évolution du féminisme et du « vécu féminin » au cours des soixante-dix dernières années. Présenté aux professionnels au Théâtre Paul Scarron du Mans, son spectacle devrait partir en tournée dans les prochaines semaines.

Quelques mois après la mort de Gisèle Halimi, quelques semaines après la « polémique » autour du livre d'Alice Coffin, *Le Génie lesbien*, *Les Femmes de la maison* pouvait difficilement mieux tomber. **Ni manifeste, ni documentaire, la pièce écrite et mise en scène par Pauline Sales se situe à la lisière, à l'endroit où la fiction devient le berceau de la nuance, des variations et, chemin faisant, de la remise en perspective socio-historique du féminisme.** Qu'elles soient sorties des années 1950, 1970 ou 2020, plasticiennes, performeuses ou autrices, les femmes-artistes imaginées par la dramaturge sont, à chaque fois, les témoins de leur époque, d'une tranche de « vécu féminin », d'un mouvement féministe en gestation, en expansion ou en question, sous l'immuable regard de Joris, leur mécène, de plus en plus effacé et dépassé.

Vestiges d'un amour perdu, c'est à lui qu'appartiennent les quatre murs, où, pendant quelques semaines ou quelques mois, ces artistes néophytes ou confirmées sont invitées à créer, en toute liberté. La première, Simone, en est à ses débuts, et tente, dans l'immédiate après-guerre, de trouver son identité artistique et la voie de son émancipation ; les secondes, inspirées par les figures de Judy Chicago et Miriam Shapiro qui, en 1972, avaient organisé l'exposition *Womanhouse* en Californie, s'érigent aux avant-postes d'un art de combat qui entend faire sauter les digues et dynamiter le patriarcat ; quand les dernières, sorties de notre époque, se débattent avec les lignes de force et de faille qui traversent le féminisme d'aujourd'hui, entre conflit de générations, intersectionnalité et radicalité. **Individuellement ou collectivement, liguées ou fracturées, elles se trouvent toujours confrontées aux regards et aux discours des autres « femmes de la maison », celles qui, au fil des années, assurent la propreté des lieux.**

D'une période à l'autre, toutes sont incarnées par un même trio de comédiennes, dont Hélène Viviès est l'impeccable cheffe de file. En même temps que la maison qui s'adapte aux trois époques – enceinte fermée dans les années 1950, ouverte aux quatre vents vingt ans plus tard, déstructurée de nos jours –, elles se métamorphosent, dans leurs costumes comme dans leurs attitudes, pour suivre l'évolution de ces femmes qui, alors qu'elles n'ont aucun lien de parenté, semblent descendre les unes des autres. L'évolution, ou plutôt les évolutions, tant Pauline Sales se plait, et c'est osé, à multiplier les points d'entrée. Loin de se contenter d'examiner le cheminement sociétal des femmes-artistes, elle analyse aussi les relations qu'elles ont entre elles, sororales ou conflictuelles, avec la masculinité ambivalente de Joris, à la fois bienveillante et paternaliste, mais aussi avec des femmes d'un milieu socio-culturel différent. Une ambition qui peut, parfois, avoir le revers de sa richesse et laisser un goût d'inachevé dans l'approfondissement de chaque sujet, comme dans leur approche globale, un brin trop neutre.

Pour autant, et malgré une intensité et un rythme qui, lors de la présentation professionnelle au Théâtre Paul Scarron du Mans, restaient encore à trouver, la mécanique dramaturgique de Pauline Sales tient bon. Elle profite de sa finesse d'esprit, mais aussi **de son goût pour les décalages facétieux** qui redonnent une bouffée d'énergie à l'ensemble, que ce soit par l'irruption finale de **Vincent Garanger** en femme de ménage, les coussins en forme de vulve créés par Miriam ou l'auto-dérision de la metteuse en scène. Car, derrière le personnage de Florence, autrice de théâtre déstabilisée par ses cadettes, Paula et Val, on croit deviner Pauline Sales, à peine déguisée. Façon pour la femme-artiste qu'elle est de confronter son état d'esprit, toujours empli de mesure, à la radicalité de ces jeunes femmes, bien décidées à renverser la table.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Les Femmes de la maison

Écriture et mise en scène Pauline Sales

Avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger, Hélène Viviers

Scénographie Damien Caille Perret

Création lumière Laurent Schneegans

Création sonore Fred Bühl

Costumes Nathalie Matriciani

Coiffure, maquillage Cécile Kretschmar

Régie son Jean-François Renet ou Fred Buhl

Régie générale et lumière François Maillot

Habilleuse et entretien perruques Nathy Polak

**Production À L'Envi, La Comédie — CDN de Reims, Les Quinconces L'espal —
Scène nationale du Mans, Le Théâtre de l'Ephémère — Scène conventionnée
pour les écritures théâtrales contemporaines, La Comédie de Saint-Étienne —
Centre Dramatique National**

Le texte est à paraître aux Solitaires Intempestifs au printemps 2021.

La compagnie À L'Envi est conventionnée par le ministère de la Culture.

Durée : 2h05



18 janvier 2021

THÉÂTRE : « LES FEMMES DE LA MAISON » LE NOUVEAU SPECTACLE DE PAULINE SALES

 Publié le 18 janvier 2021 |  Par Audrey Jean

Entourée de certains de ses acteurs fétiches, Pauline Sales présentait la semaine dernière aux professionnels sa dernière création au Théâtre Paul Scarron du Mans. Dans « Les femmes de la maison », elle dessine une fresque au long cours retraçant plusieurs décennies de combats féministes au travers de nombreux personnages femmes-artistes et d'une maison qui les abrita, un lieu refuge et inspirant qui accompagne les différentes évolutions de l'époque et les leurs, plus intimes et profondes. Un spectacle passionnant, dense porté par une équipe de haut-vol, à voir bientôt on l'espère en tournée.



Dans les années 40, Joris est follement amoureux d'une femme photographe, cette femme est libre, en dehors des conventions, leur relation du même acabit entière, passionnée et follement originale. Lorsqu'elle le quitte pour un autre, Joris choisit en guise d'adieu de lui offrir une maison, une sécurité sans contrepartie afin qu'elle puisse créer en toute liberté. Plus tard tandis qu'elle veut vendre la maison il la rachète sur un coup de tête. Un acte un peu fou qui sera pourtant fondateur dans son rapport aux femmes, en effet dans la continuité et le souvenir de cet amour passé il met alors la maison à disposition de nouvelles artistes. De ces années 40 jusqu'à 2020 les femmes se succèdent dans la maison pour un temps de création, un suspens plus ou moins long, plus ou moins nécessaire, plus ou moins salutaire. Simone par exemple entre sur la défensive dans la maison, en proie au doute sur à peu près tout elle prendra son envol comme une grande respiration, brisera ses chaînes et se trouvera, s'émancipera enfin du poids de son entourage et du sentiment d'illégitimité dans ses murs, grâce à ce temps précieux face à elle-même offert par la maison.

Dans les années 70, Miriam sera elle plus indocile, une forte tête qui bouleversera tous les codes, en mettant au premier plan la condition organique de la femme, en faisant du corps de la femme un art, motif de vulves gigantesques sur des coussins, expositions de pièces de lingerie dans le jardin, interdiction pour les hommes d'entrer dans ce sanctuaire. Elle radicalise la maison Miriam, poussant ainsi Joris dans ces retranchements et illustrant l'émergence de courants qui libèrent profondément la parole des femmes. Ainsi l'avortement, le rapport au corps féminin, sa jouissance, les menstruations, les violences sexuelles, tout devient sujet artistique à cette époque. Pauline Sales s'inspire ici de Judy Chicago et Miriam Chapiro et de leur exposition WomanHouse en 1972 à Chicago, première grande tentative collective de dynamiser la figure féminine coincée au foyer, le sexisme et les stéréotypes de genre et par là même surtout le patriarcat. Dans une dernière partie qui met en scène une résidence d'écriture pour trois autrices, c'est bien de notre époque qu'il s'agira. Si certains combats semblent gagnés la garde ne doit pas être baissée et c'est finalement entre les femmes que surgit ici la contradiction la plus lourde. Selon leur génération, leur réussite sociale ou



18 janvier 2021

professionnelle, on réalise bien qu'elles peuvent aussi être ennemies, ne pas se comprendre, se blesser, aller à l'encontre d'idéaux passés. Dans une société qui interroge de plus en plus le genre, Pauline Sales questionne ainsi également la possibilité de ne plus vouloir être femme dans cette dernière partie rajoutant une couche supplémentaire à la densité de ce projet. Son habileté consiste en effet à positionner dans chacune des époques un ou des personnages à la marge, en qualité d'observateurs à convaincre ou non, comme un contre-point permanent qui ajoute juste ce qu'il faut de distance à ce moment précis du changement de paradigme. La dramaturgie s'en trouve ainsi complexifiée de bout en bout, et le propos doublement mis en perspective par la présence en filigrane de Joris seul personnage masculin au travers des époques mais aussi par certains de ces personnages féminins témoins frileux de l'évolution, contradicteurs profonds ou simples amateurs du classique « c'était mieux avant ». Une interrogation permanente qui dit précisément la complexité du débat féministe mais aussi tout simplement l'ambivalence du genre humain. Au final grâce à une distribution éclatante qui passe avec la plus grande aisance d'un rôle à l'autre, « les femmes de la maison » devient un spectacle nuancé qui ne veut pas trancher ni juger, ni documentaire ni pure fiction il se sert de la matière théâtrale pour prendre la juste distance sur l'histoire, pour mettre en avant également la folle richesse du débat d'idées et enfin pour célébrer la satisfaction des luttes accomplies, des émancipations gagnées et pour puiser le courage requis pour les batailles qui restent à emporter.

Audrey Jean

Les Femmes de la maison, de Pauline Sales

Mise en scène Pauline Sales

Scénographie Damien Caille Perret

Photographies Jean-Louis Fernandez

Avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger, Hélène Viviès

THÉÂTRE

"Les femmes de la maison" L'épopée des luttes féminines à travers le prisme d'une maison très spéciale

Voici la dernière pièce de Pauline Sales (écriture et mise en scène) qui a été présentée au Théâtre Paul Scarron du Mans devant un public professionnel restreint. Un privilège que d'assister à cette histoire que l'on sent chevillée au corps de sa créatrice. Il y est question de femmes artistes. Question également des femmes non artistes. Question de la liberté que les femmes ont peu à peu conquis depuis bientôt un siècle. Arrachant bribe après bribe le droit d'agir, de s'exprimer, le droit sur leur corps, leur sexualité, leurs choix. Et trouver enfin la puissance pour se détacher du diktat masculin si bien bétonné.



© Jean-Louis Fernandez.

L'histoire des "femmes de la maison" commence dans les années cinquante et se termine de nos jours. Elle va mettre en jeu une dizaine de personnages féminins sur trois périodes symboliques : les années cinquante, les années soixante-dix et 2022. Pour cela, Pauline Sales invente une maison qui sera le moyen de traverser le temps et l'espace. Cette maison est celle de Joris, un amoureux, par ailleurs cinéaste militant contre les méfaits des guerres. Il achète cette maison par amour pour une photographe, l'amour s'en va, il ne sait qu'en faire, alors il la prête à des artistes. Le hasard veut au départ que ce ne soit que des femmes - peintres, poètes, sculptrices... et cela se transforme en règle : seules des femmes artistes pourront venir un temps pour créer ici.

Première période, maison fermée entourée de bois. C'est l'après-guerre et l'artiste que Joris installe dans la maison dessine. Dessine en mode combat contre elle-même. Contre la pensée que chez elle, son mari, sa fille sont là comme une destinée de femme au foyer qu'elle refuse. Combat contre le mal que cela peut faire.

La deuxième période nous emporte en Californie, 1972. La maison s'ouvre à tous vents, le féminisme commence à briser des chaînes et des tabous (une situation calquée sur l'événement Womanhouse qui eut lieu en 72 sous l'impulsion d'artistes pionnières de l'art féministes - la pièce est d'ailleurs sous-titrée Womanhouse)... et les réactions mâles deviennent violentes, allant jusqu'au viol pour briser cet élan de liberté. Période de frénésie, de folie, d'ivresse, débridée.

Pour la troisième période, la maison s'assagit, elle est un peu âgée. Joris y a convié trois autrices qui seront en résidence d'écriture. D'âges divers, elles ont aussi des visions différentes d'elles-mêmes, du monde, du féminisme qui devient plus vaste, plus universel, en se posant la question du genre.

La belle écriture de Pauline Sales est à la fois précise et amusée, documentée mais s'échappant totalement de tout documentaire. Elle permet ainsi de partir avec elle dans son imaginaire. Dans cette mise en scène très classique, le jeu des comédiennes et du comédien est mis en avant. Quatre très bons interprètes qui rebondissent de personnages en personnages et de costumes en costumes avec talent, d'autant que ceux-ci sont totalement différents d'une scène à l'autre. Ils s'amusent même à varier le style d'interprétation varie suivant l'époque à laquelle se déroule la scène.



© Jean-Louis Fernandez.

Même si parfois le texte sème quelques longueurs, dues le plus souvent à la volonté de l'autrice de donner une vision multiple de l'évolution du féminisme. Elle intègre ainsi les oppositions de points de vue des femmes artistes mais aussi avec Joris, le seul homme de la pièce, ce qui allonge et explicite de façon parfois superflue l'histoire. La très bonne idée reste d'avoir ajouté, aux aventures de ces artistes, des femmes plus communes, comme cet agent immobilière ou ces femmes de ménage qui passent et donnent, en plus du coup de serviette, un contre-point essentiel.

Hélène Viviès, présence incroyablement forte, Anne Cressent, capable de passer du hautain mépris à la fragilité du doute, Olivia Chatain, à la fois force, énergie et rire masqué, sans oublier Vincent Garanger, sans défaut, sensible et délicat. Les quatre interprètes semblent trouver, dans ces rôles, matière à beaucoup d'inventions, de rayonnement, de plaisir de jouer.

"Les femmes de la maison"



© Jean-Louis Fernandez.

Écriture et mise en scène : Pauline Sales.
Avec : Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger, Hélène Viviès.
Scénographie : Damien Caille Perret.
Création lumière : Laurent Schneegans.
Création sonore : Fred Bühl.
Costumes : Nathalie Matriciani.
Coiffure, maquillage : Cécile Kretschmar.
Régie son : Jean-François Renet ou Fred Buhl.
Régie générale et lumière : François Maillot.
Habilleuse et entretien perruques : Nathy Polak.
Durée : 2 heures.

Texte à paraître aux Solitaires Intempestifs, printemps 2021.

Création ayant eu lieu du 11 au 14 janvier 2021.

Théâtre de l'Éphémère - Scène conventionnée pour les écritures théâtrales contemporaines, Théâtre Paul Scarron, Le Mans (72), 02 43 43 89 89.

Tournée (sous réserve de réouverture des théâtres)



© Jean-Louis Fernandez.

Du 20 au 23 janvier 2021 : La Comédie – CDN, Reims (51).
Du 27 au 29 janvier 2021 : La Comédie de Saint-Étienne – CDN, Saint-Étienne (42).
3 février 2021 : Théâtre Jacques Carat, Cachan (94).
2 et 3 mars 2021 : Les Scènes du Jura - Scène nationale, Lons-le-Saunier(39).
Du 10 au 13 mars 2021 : TnBA - CDN, Bordeaux (33).
Du 3 au 16 avril : TGP - CDN, Saint-Denis (93).

« LES FEMMES DE LA MAISON », L'AIMABLE MORSURE DU FÉMINISME

par Véronique Giraud



LesFemmesDeLaMaison©JeanLouisFernandez

Avec sa pièce Les femmes de la maison, Pauline Sales met en perspective la femme moderne occidentale, ses conquêtes et ses paradoxes, et du coup rend incongrus les tabous qui taisent sa réalité.

Quel plaisir d'entendre parler des femmes, qui parlent de femmes, seulement de femmes. Dans ce qu'elles ont de moins exceptionnel, dans ce qu'elles ont en commun mais qu'elles taisent depuis des décennies parce que cela ne semble pas intéresser la société dans son ensemble. Faire la cuisine, s'occuper des enfants, entretenir la maison ne sont pas des tâches glorieuses, mais ce sont celles attribuées aux femmes. Pour contrer cette posture collective et rendre à la vue de tous ce qu'est une femme, de son vagin à sa révolte intérieure, l'américaine Judy Chicago a dû inventer un art féministe dans les années 70 en Californie. C'est de là et de l'exposition *Womanhouse* que l'artiste organisa en 1972 avec Miriam Schapiro qu'est partie Pauline Sales pour créer sa pièce *Les femmes de la maison*. Moins radicale dans son expression qu'une toile, une performance ou une photo, la pièce met en mouvement trois femmes dont les corps, les gestes, les personnalités et les mots font remonter le temps, depuis 1950 à aujourd'hui, avec un passage par les années 70, marquées par les mouvements de libération du corps de la femme. Leur présence est habilement articulée par celle d'un homme. Il est cinéaste, son sujet est la révolution. Il aime aussi, épouse celle qu'il aime sans devenir son mari, lui achète une maison, puis la lui rachète et prête cette maison à des femmes artistes pour qu'elles y trouvent la sérénité nécessaire à la création. Car, comme dit l'une des protagonistes, « *Une femme a toujours besoin d'espace* ». En 1970 « *montrer le sexe féminin est dangereux* », en 1980 on se persuade que « *l'homme, ça n'existe pas* », alors qu'en 2020, « *on ne peut pas se parler* ».. Elles sont plasticiennes, performeuses, écrivaines...

La pièce de Pauline Sales fait voyager dans la fiction féminine, elle ne s'arrête pas à la vraisemblance militante. À l'heure de #Meetoo, cela confère au propos force, richesse, ampleur. Sur un rythme virevoltant, les trois magnifiques comédiennes changent de personnalités et d'époques. Très convaincantes, et servies par des dialogues qui sonnent juste, elles font rire et ça fait du bien. Et ravive le plaisir oublié de voir des femmes s'enlacer et rire sans masque.

PAULINE SALES, « EST-CE QUE CETTE PIÈCE POURRA ÊTRE JOUÉE ? »

par Véronique Giraud



Pauline Sales © Cédric Baudu

L'auteure et metteuse en scène Pauline Sales se préparait à créer sa dernière pièce "Les femmes de la maison" et à reprendre "Normalito" un spectacle jeune public. Mais les théâtres restent fermés et Les Femmes restent à la maison, comme le raconte sa pièce si juste et si jubilatoire. Entretien.

Votre pièce *Les femmes de la maison* devait être créée du 11 au 15 janvier. Quel effet a eu l'épreuve de l'annulation ?

C'est terrible, mais je considère que nous sommes assez chanceux puisque nous avons pu jouer deux fois au Mans devant une salle assez remplie. Parmi les spectateurs, outre la presse il y avait des professionnels sortant d'une réunion mensuelle de l'Onda (organisme national de diffusion artistique), pour débattre de sujets inhérents au spectacle vivant. La réunion est toujours suivie par la création d'un spectacle dans le théâtre où se tient la réunion et par chance c'était *Les femmes de la maison*. Sur les cinq représentations prévues, on n'en a joué que deux, mais nous avons joué ces deux représentations devant des professionnels. Ce n'est pas pour ça qu'ils vont acheter le spectacle immédiatement, mais certains peut-être. De toute façon, cela a permis au spectacle d'être vu et d'avoir un début d'écho. Nous avons quand même eu la sensation de vivre une première.

Pour notre compagnie, janvier, février et mars devaient être des mois extrêmement denses : *Les femmes de la maison* continuait à tourner et on reprenait *Normalito*, une pièce jeune public que j'ai écrite et mise en scène. Là, ça veut dire l'arrêt total des deux spectacles. C'est très violent, nous ne pourrions pas tenir ad vitam eternam. Pour l'instant, nous étions programmés dans des centres dramatiques. Ils sont soit prêts à reporter, soit prêts à payer la session et essayer de reporter l'année prochaine. Donc on peut dire que nous sommes plutôt bien accompagnés par les théâtres. Le théâtre de Brest, qui avait reporté *Normalito* en janvier, est même prêt à un deuxième report.

Comment fait-on pour être tout le temps prêt pour faire un spectacle ? Est-ce qu'on a l'énergie pour tout recommencer ?

Ce sont surtout des coûts que les théâtres ne pourront pas prendre en charge. Pour *Normalito*, qu'on aurait dû reprendre en octobre dernier, c'est une comédienne qui reprend le rôle, elle remplace celle qui l'a créée. Pour l'instant elle n'a jamais pu répéter dans le décor. Si on peut jouer la pièce à Aix-en-Provence début février, ce qui dépendra de l'aval de la Préfecture parce que c'est un spectacle jeune public, on ne pourra pas le faire si on n'a pas un ou deux jours de répétition avec le décor. La comédienne n'a jamais joué, donc si le théâtre n'est pas d'accord, ce ne sera pas possible. C'est la même chose pour *Les femmes de la maison*. On est en train de voir un report en juin pour Saint-Étienne, il faudra là aussi un ou deux jours de reprise avant une date qu'on ne connaît pas encore pour pouvoir le présenter au public. Ça n'a rien à voir avec le cinéma où on se dit que quand on rouvrira les salles on pourra présenter les films. Il y aura embouteillage mais les films seront prêts. Avec le spectacle vivant il faut à un moment donné re-répéter. Or

monter le décor, installer les lumières, le son, faire venir l'équipe technique et les comédiens pour répéter dans une salle, c'est très onéreux pour une compagnie. Les salles qui nous programment attendent un retour de la billetterie, c'est normal. Elles ne peuvent pas nous accueillir juste pour une répétition.

On le sait, l'art vivant se prévoit un an à l'avance. Pour *Normalito*, des comédiens qui devaient être pris en octobre ne travaillent pas depuis. Ils se retrouvent sans rien. C'est très violent.

Cette crise sanitaire change-t-elle quelque chose dans la manière de vous projeter dans votre métier d'auteure, dans votre écriture ?

Lors du premier confinement, j'ai écrit une pièce jeune public que normalement j'aurais écrite plus tard. À l'intérieur de cette pièce j'étais un peu obligée de parler du confinement. C'était une telle réalité que je pouvais difficilement la passer sous silence, même dans la fiction. Ce n'était pas pour faire feu de tout bois, ça peut être agaçant de parler du présent, mais comme il s'agissait d'une pièce jeune public sur la politique, sur le futur, ça me semblait impossible de ne pas en parler. Oui, ça va nourrir ma création mais en tant qu'auteure ce n'est pas le plus difficile. Certains ont perdu tout imaginaire pendant le confinement, je n'ai pas eu cette sensation. La question qui se pose pour moi n'est pas de créer mais : qu'est-ce que tout ça va devenir ? Est-ce qu'il va falloir plutôt des petites formes pour se produire un peu partout ? Cette pièce jeune public que j'ai créée avec trois personnages, est-ce qu'elle pourra être jouée ? Être contraint aux petites formes ce n'est pas très satisfaisant, ce que nous avons aimé dans *Les femmes de la maison* c'est que tout l'équipe théâtrale est présente, un scénographe, une costumière...

Cette pièce, vous l'avez écrite en écho à l'exposition *Womenhouse* organisée par des féministes américaines. Comment cette exposition est-elle venue à vous ?

J'ai découvert ce travail lors de l'exposition *Womenhouse* à la monnaie de Paris en 2017. J'y ai vu une performance filmée, provenant de l'exposition originelle de 1972 aux États-Unis, où une actrice disait le poème *Waiting* (attente) écrit par Faith Wilding en se balançant : « *J'attends, j'attends de naître, j'attends de grandir, j'attends d'avoir mes règles, j'attends d'avoir un mari, j'attends d'être enceinte...* ». Cela racontait l'attente perpétuelle de la femme. Cette performance m'a fascinée et je me suis renseignée sur cette exposition. Cela m'a passionné de découvrir les artistes Judy Chicago et Miriam Shiapiro, la manière dont elles avaient conçu ensemble ce projet. Ce qui m'a beaucoup touché c'est qu'elles ont créé un groupe de jeunes femmes de tous milieux,

et cette maison entièrement dédiée à l'expérience du féminin, essayant de rendre l'expérience du féminin universelle. Cette aventure était assez joyeuse, puisque cette exposition a rencontré un très grand succès.

Je trouvais beau aussi que le succès les ait séparées. Quand on atteint un certain pouvoir, un certain succès, ça peut devenir compliqué. Et voir que, même entre femmes qui avaient su travailler ensemble, la question de savoir qui a la maternité du projet se re-pose. Cette question peut se poser entre les hommes, on le sait bien. Se dire qu'entre femmes elle se re-pose avec la même importance, je trouvais ça intéressant.

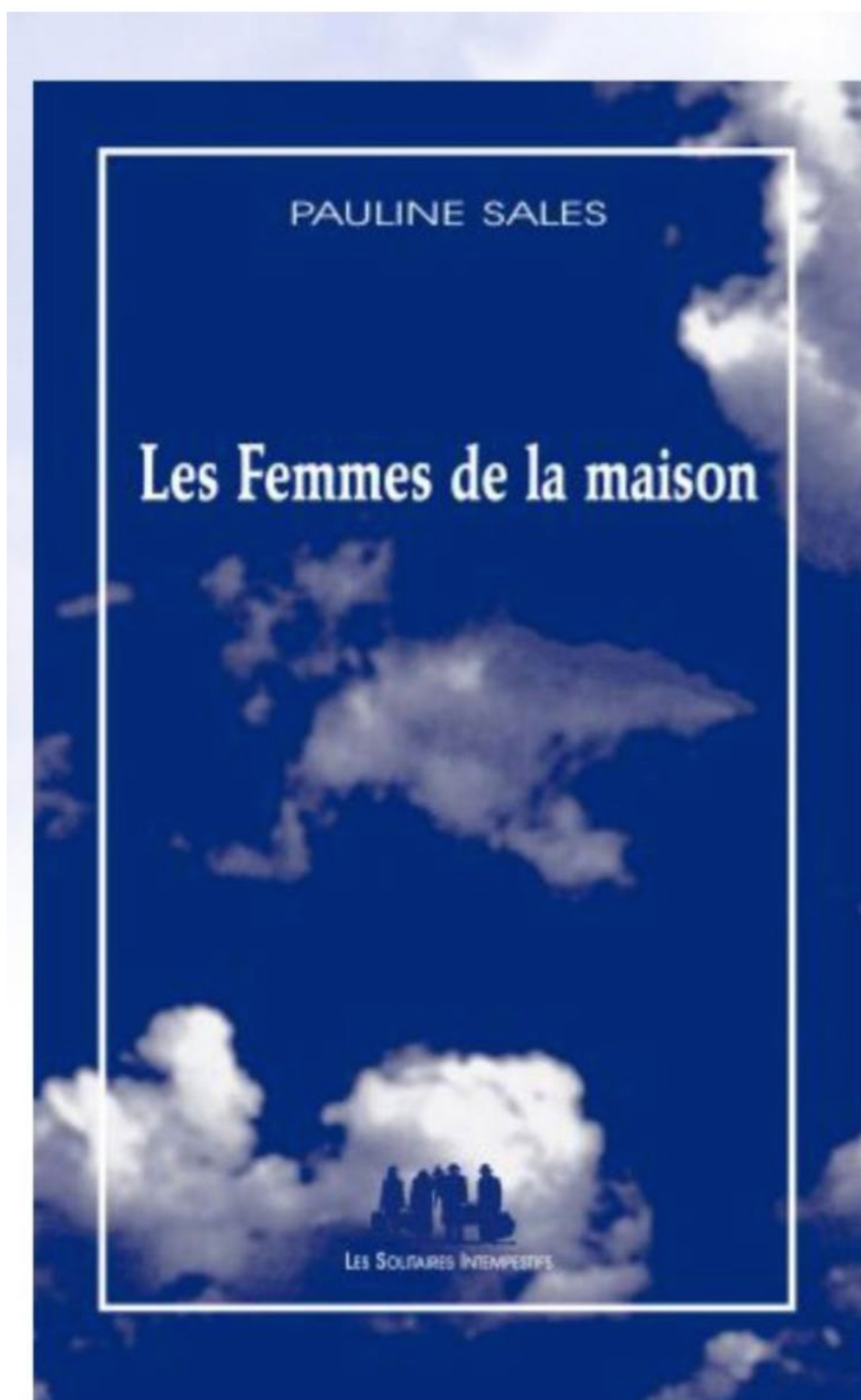
Comme j'avais envie de parler de *#Metoo*, mais sans vouloir aborder les choses de front, ça m'aidait de passer par les années 50 et les années 70 avant d'arriver à aujourd'hui. Et en même temps partir de biographies, être extrêmement réaliste, être dans la vérité de ces vies, j'ai bien senti que ça allait m'arrêter et que je n'arriverais pas à aller dans la fiction comme je le souhaitais. Du coup j'ai assumé mes sources, et j'ai aussi assumé de les abandonner en chemin. Et de pouvoir rêver autour.

Vous avez rêvé...

Oui j'ai rêvé. Par exemple, si le tout premier personnage s'appelle Germaine, c'est en référence à Germaine Krull, dont j'ai lu la très belle autobiographie *La vie mène la danse*. On se rend compte qu'elle a eu une vie d'une liberté, d'une émancipation extraordinaires, dans sa sexualité, son engagement politique, son foisonnement artistique. Bien sûr elle ne présente pas toutes les femmes des années 50, mais on oublie, on a l'impression qu'on va toujours vers plus d'émancipation. J'avais la sensation en voyant des figures comme Germaine Krull que c'est faux. De tout temps certaines femmes sont parvenues à une émancipation que beaucoup de femmes n'ont pas encore aujourd'hui. C'est important d'entendre que ce n'est pas avec les années qu'on va vers plus d'émancipation. C'est plus complexe que ça.

"Les Femmes de la maison" de Pauline Sales aux Editions Les Solitaires Intempestifs

par Richard Magaldi-Trichet



"Le Petit Rhapsode"(théâtre et littérature)

avril 2021

C'est une maison ouverte...Dans un retournement qui ressemblerait à un palindrome, on pourrait également appeler cette pièce *La maison des Femmes*. Maison que Joris, seule présence masculine, offre en lieu de résidence temporaire, plus ou moins longue, à des femmes artistes, en souvenir d'un ancien amour. Seules règles à respecter, laisser une œuvre en fin de séjour et accepter la présence d'une femme de ménage...

Trois périodes - années 50, 70 et 2020 - de questionnements et revendications, où chacune exerce son droit de regard, plus ou moins féministe, plus ou moins radical.

Pauline Sales nous offre un texte à la fois engagé et en retenue, où les blancs de la narration sont un peu les fêlures du miroir de la salle de bains. Elle s'immisce dans les interstices de *ce monde où tout le monde veut prendre, sans cesse prendre*, où féminisme et sexualité évoluent en permanence à la frontière du politique et de la colère.

Ses personnages parlent souvent à la troisième personne, comme des didascalies, dans une écriture théâtrale décalée, entre romanesque et cinématographique. En s'inspirant de nombreuses autrices (Toni Morrison, Nancy Huston...), d'artistes américaines californiennes, elle ajoute une voix off à son récit, une ligne continue et tendue pour *laisser le futur intact pour les autres qui viendront après*, à l'image des portes ouvertes dans le désert du tableau en fin des années cinquante.

Dans sa maison grotte, où ses Femmes avec majuscule sont tour à tour et reflets et guerrières, Pauline Sales choisit de nous laisser sur un *C'est vrai*, une béance sur un à venir, qui soudain résonne et s'inscrit entre le *All is true* de Balzac et le *There is no band* de Lynch.

Les Femmes de la maison de Pauline Sales aux Editions Les Solitaires Intempestifs

www.solitairesintempestifs.com



En partenariat avec

La Comédie de Saint-Etienne (63 vidéos associées)

"LES FEMMES DE LA MAISON", PRÉSENTATION PAR PAULINE SALES

PARTAGER CETTE PAGE :



/ itw / Soir de Première avec Hélène Viviès



photo Simon Gosselin

Hélène Viviès part en tournée, enfin avec *Les Femmes de la maison* de Pauline Sales, spectacle créé en janvier 2021 à huis-clos. Hélène Viviès est la cheffe de file impeccable de cette pièce qui ausculte l'évolution du féminisme et du « vécu féminin » au cours des soixante-dix dernières années. Voici son interview, Soir de Première.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Oui et de plus en plus ... plus je vieillis plus j'ai le trac et plus surtout j'essaie de me dégager de la peur qui n'est vraiment pas un bon moteur pour moi mais d'aimer et de désirer même le vertige, c'est peut être ça le « bon » trac : il va y avoir du vertige et c'est ce qu'on cherche au fond, ce à quoi on aspire.

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

En général je ne cale aucun rendez-vous. S'il fait moche je traîne au lit le plus possible et s'il fait beau je vais prendre un très bon petit déjeuner en terrasse et je rêve au soleil. Et je savoure la chance que j'ai, je laisse monter tranquillement l'euphorie !

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Plein... trop... comme un sportif je me fais un déroulé précis des trois heures avant de jouer ... avec : le temps de collation (du riz toujours)/ le temps de repos/ le temps d'italienne/ le temps de préparation/ le temps de déambulation sur le plateau vide où je me répète que c'est ma maison et surtout surtout un soin très particulier à ma mise, j'adore les accessoires, ça me rassure de les préparer.

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »

Je ne sais pas vraiment si je me le suis jamais avoué en ces termes là. Mon premier rapport au théâtre c'est la télé, Jacqueline Maillan dans *Lili et Lily* que j'avais enregistré et dont je me répétais les répliques. Dans ma famille nous n'allions jamais au théâtre. Puis c'est un peu la vie qui a décidé pour moi, j'ai passé les concours un peu par hasard parce que ça se faisait quoi, et puis j'ai eu la chance d'être acceptée à l'Ensatt et c'est dans l'émulation de l'école, les répétitions avec les camarades tard le soir dans l'école vide, le groupe, le collectif au travail les uns pour les autres... là je me suis dit ok c'est vraiment là que je veux être !

Premier bide ?

Je ne sais pas si c'est mon premier, il y a du y en avoir pas mal avant mais j'ai oublié, tant mieux d'ailleurs... mais celui dont je me rappelle bien c'est une représentation au Mans d'*En Travaux* de Pauline Sales. C'était un spectacle plutôt intime à deux acteurs créé pour des salles moyennes de maximum 300 places mais la salle où nous devions jouer ne fut pas prête à temps pour nous accueillir et on s'est retrouvé sur un immense plateau dans une salle dont la jauge devait être de 1000 personnes. Ils étaient 50 disséminés partout dans ce bateau et nous deux perdus comme deux petits moustiques au milieu du paquebot. On devait hurler pour se faire entendre. Une catastrophe. Le lendemain le directeur du théâtre a même appelé la metteuse en scène Pauline Sales pour lui dire qu'elle devait revenir en urgence retravailler avec ses acteurs tellement c'était mauvais et que ce n'était vraiment pas le spectacle qu'il avait acheté ... Humiliation !

Première ovation ?

Le même spectacle ... comme quoi. C'était à Cholet. Je me rappelle que nous étions épuisés car c'était une tournée très intense et juste avant de rentrer sur scène on s'est dit avec mon partenaire Anthony Poupard que ça allait être dur. Et puis, la magie... dès les premières répliques le public était tellement avec nous. Tous debout à la fin ! C'était très émouvant. Le lendemain j'apprenais que Cholet était la ville du mouchoir

Premier fou rire ?

Andromaque mis en scène par Philippe Delaigue. Je jouais Andromaque et dans un moment particulièrement tragique où j'annonce à ma confidente que je me suiciderai après mon mariage, ma langue a fourché et au lieu de dire Pyrrhus j'ai dit PyROUSSE, j'étais à fond dans mon drame, hyper emphatique et engagée dans ce que je croyais être l'émotion ultime et je me prends les pieds dans le tapis... quand le ridicule advient comme ça c'est irrésistible. Je ne sais pas comment on a réussi à finir la scène, car je devais dire encore trois ou quatre fois Pyrrhus, j'ai fini avec une voix d'adolescent qui mue tellement je n'arrivais plus à parler face à ma partenaire Pauline Moulène qui pleurait de rire, je n'arrivais même plus à la regarder.

Premières larmes en tant que spectateur ?

Une des premières fois où j'allais au théâtre par choix et pas par l'école. J'avais 20 ans, au CDN de Montpellier, j'ai vu *Contention* précédé de *La Dispute*, une mise en scène de Stanislas Nordey. Ces acteurs physiques, ces corps nus, le vide qu'ils créaient au plateau après avoir tant mouillé le maillot... j'ai un souvenir très fort de la sensation que j'ai eu pour la première fois de ce que pouvait être le courage et l'engagement d'un acteur. C'était bouleversant.

Première mise à nue ?

Monsieur Kolpert de David Gieselman mis en scène par Christophe Perton, mon premier spectacle en sortant de l'école. Nous étions trois acteurs à finir nus sur le plateau tout en parlant. Mais la nudité ne me pose pas vraiment de problème ou de gêne. Si on me demande de chanter je vais me sentir beaucoup plus à poil par exemple, car là je sais qu'on va vraiment voir qui je suis, je ne peux pas me cacher...

Première fois sur scène avec une idole ?

Je ne crois pas avoir de rapport aux idoles. En revanche tous les acteurs que j'ai croisé m'ont inspiré et continuent de m'inspirer encore, chacun à leur manière. La fantaisie de l'une, la justesse de l'autre, le sens des situations ou d'un texte, la liberté, la qualité de présent et du moment par moment d'un autre ... je suis très curieuse de voir comment chaque acteur travaille, chacun avec ses armes, d'ailleurs j'aime rester en répétitions même si le metteur en scène me libère, pour assister au travail artisanal de chacun... je sais que je vais pouvoir m'en inspirer et apprendre.

Enfin si, j'ai eu l'extrême chance de partager un tout petit bout de plateau avec André Marcon. J'étais surtout l'assistance du spectacle et je jouais une soubrette au fond du plateau qui ne disait pas un mot, il ne m'adressait qu'une réplique mais tous les soirs il me faisait l'extrême plaisir de me faire des petites surprises sur cette réplique qu'il soignait, très délicates les surprises, et je me sentais rougir de son attention. C'est un acteur sublime de force et d'intelligence et un homme délicieux. La grande classe.

Première interview ?

Pour ma nomination aux Molières, le journal local de mon village de naissance dans le Sud-ouest m'a contacté par téléphone et en lisant l'article j'ai eu tellement honte, mes phrases étaient tronquées, sorties de leurs contextes, j'avais l'air totalement stupide et vaniteuse ... je me suis dit : plus jamais par téléphone !

Premier coup de cœur ?

Au CDN de Montpellier toujours, cette même année où j'ai mangé du théâtre pour la première fois de ma vie. *C'est pas facile*, *Trilogie* mis en scène par Didier Bezace. Il y avait tout, le rire flirtait en permanence avec le danger, le drame, le ridicule ... c'était fou pour moi, on pouvait tout raconter en un seul instant... c'était véloce et malin et terriblement joueur. J'avais envie d'être avec eux et de faire partie de cette bande.

Womanhouse. Pauline Sales et les femmes de la maison

29 OCT. 2021 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#) | BLOG : UN CERTAIN REGARD SUR LA CULTURE

En souvenir d'un ancien amour, un homme prête une maison qu'il ne peut se résoudre à vendre à des femmes artistes qui en font leur atelier temporaire. Dans « les femmes de la maison », Pauline Sales interroge la société au cours des soixante-dix dernières années, en convoquant la figure de la femme artiste. Une mise en abîme qui fait la part belle aux actrices.



Les femmes de la maison, texte et mise en scène de Pauline Sales © Jean-Louis Fernandez

La pièce s'ouvre sur l'intérieur d'une maison baigné par un clair-obscur : un rocking-chair, un lit, une table, une chaise, un lavabo et trois fenêtres d'où provient la lumière de la lune. Nous sommes dans les années quarante en banlieue parisienne. Une femme quitte un homme pour un autre. Elle est photographe. Afin de lui permettre de vivre pleinement son art, il

lui offre la maison et l'épouse en guise d'adieu. Bien des années après, il la rachète discrètement lorsqu'elle la met en vente. Incapable de l'habiter ou de la vendre à son tour, Joris décide d'en faire un lieu de résidence avant l'heure, réservé aux femmes artistes – elles sont peintres, plasticiennes, autrices –, en échange d'une œuvre laissée à la fin du séjour, de quelques règles à suivre et de la présence d'une femme de ménage qui veille sur la maison mais aussi sur ces locataires de passage. Trois temps, trois histoires, vont habiter cette maison, autant de trajectoires qui tentent de s'émanciper par la création artistique, et qui se font le reflet de la société de leur époque – tour à tour les années cinquante, soixante-dix et aujourd'hui –, en étant traversé par les grandes questions que chacune soulève.

Treize rôles, trois actrices, un acteur. Pour incarner les personnages de sa nouvelle pièce, Pauline Sales fait appel à des comédiens avec qui elle entretient un lien particulier. Dans sa note d'intention, elle précise que les acteurs sont « *principalement ce qui motive mon désir de mise en scène*^[1] ». Ainsi, retrouve-t-on dans le rôle de Joris Vincent Garanger, avec qui l'autrice et metteuse en scène a dirigé le Préau – Centre dramatique national de Normandie – Vire durant dix ans et avec qui elle a fondé la compagnie *A l'envi*. Chaque actrice joue plusieurs rôles. Hélène Viviès, Olivia Chatain et Anne Cressent incarnent à leur manière les trois époques.



Les femmes de la maison, texte et mise en scène de Pauline Sales © Jean-Louis Fernandez

La pièce a pour point de départ l'exposition éponyme « Womanhouse[2] » qui s'est tenue en Californie au début des années soixante-dix à l'initiative des artistes Judy Chicago et Miriam Shapiro, cofondatrices du « Feminist art programm » au California Institute for the Arts. Les deux artistes ont largement inspiré les personnages de la deuxième partie de la pièce. La maison, c'est celle abandonnée du 533 North Mariposa Avenue à Hollywood, Los Angeles, en Californie. Chicago et Shapiro ont investi les dix-sept pièces qui la composent avec leurs étudiantes et des artistes femmes locales, proposant des performances, installations et autres projets artistiques qui interrogeaient la construction politique de l'espace domestique et son enfermement forcé. L'exposition-manifeste dure moins d'un mois[3] mais va marquer un tournant décisif dans l'histoire de l'art féministe.

Au début de la pièce, Germaine, personnage derrière lequel on devine la photographe Germaine Krull, répond à la jeune femme de l'agence immobilière, avec qui elle vient d'avoir une légère altercation : « *Ne faites pas ça, pas seulement, des enfants, débrouillez-vous pour faire autre chose* ». Dans les années cinquante, Simone, mariée et mère de deux enfants, s'en prend à elle-même, s'invective, se couvre violemment d'insultes : « *Merde merde merde, connasse connasse connasse, la matinée est foutue, tu ne déjeuneras pas, grosse truie, pour la peine* ». Elle tente de s'émanciper et de trouver son indépendance artistique. « *La figure de la femme émancipée devait recouvrir celle de la femme traditionnelle, combiner les deux visages[4]* » écrit Simonetta Piccone Stella dans son étude sur la vie des femmes dans les années cinquante. Deux décennies plus tard, sur la côte pacifique des États-Unis, Miriam, bientôt rejointe par Judy, transforme la maison en « womanhouse ». Enfin, à notre époque, trois écrivaines[5] trouvent refuge dans la résidence pour échapper à l'instrumentalisation dont font aujourd'hui l'objet les femmes artistes après avoir longtemps été niées. Invisibilisées jusque très récemment, elles deviennent aujourd'hui prisées, recherchées. On n'en finit pas désormais de célébrer les artistes décédées du XXème siècle, de leur rendre hommage en découvrant leur travail artistique. Bien souvent, elles sont les compagnes, les épouses d'artistes masculins célèbres.



Les femmes de la maison, texte et mise en scène de Pauline Sales © Jean-Louis Fernandez

Au-delà de ces artistes, il y a d'autres femmes, celles qu'on ne voit généralement pas, dédiées aux travaux d'entretien et de ménage de la maison. « *Elles œuvrent pour que d'autres s'émancipent, elles révèlent parfois le fossé qui les sépare* » écrit très justement Pauline Sales. « *A qui et pour qui œuvrons-nous en tant qu'artiste ?* » s'interroge-t-elle. « *En fait, il n'y a que les femmes pour faire croire à l'homme* » réalise Annie qui s'occupe de l'entretien de la maison californienne. Seul homme de la pièce, Joris fait figure de gardien de la maison. Homme sans âge exprimant sa masculinité loin des stéréotypes, il reste le plus souvent silencieux et tente de passer inaperçu. Une fois n'est pas coutume, son sexe est ici minoritaire. Il traverse le temps en spectateur privilégié de la vie de ces femmes, plus rarement en acteur. À la fois bienveillant et paternaliste, il est attentif à la décolonisation, processus qu'il semble mieux comprendre que les femmes de la maison. Dans la seconde partie, il incarne aussi Christiane, la dernière femme de ménage de la maison. Auxiliaire de vie malgré elle, elle est l'un des visages des classes populaires d'aujourd'hui. Personnage à part entière, la maison elle-même évolue avec les époques,

dans le temps mais aussi dans l'espace. Elle est ainsi un pavillon de banlieue parisienne dans la France de l'après-guerre, puis une maison « for women only » dans le sud de la Californie – « *alors on déménage sans même s'en rendre compte* » constate Joris. « *On se déplace* » lui répond Annie –, et enfin, une bâtisse isolée quelque part en France dans les années 2020. Elle se fait le miroir de ce qui se joue de l'époque et de ses enjeux féministes. Les conditions spécifiques à la création engendrent un huis clos à chaque fois renouvelé qui résonne étonnamment avec les confinements successifs que nous avons traversés.

« *Les femmes de la maison* » n'a rien d'une pièce documentaire, encore moins d'un manifeste. De manière sensible et fictionnelle, Pauline Sales explore, à travers un regard porté sur la condition des femmes artistes, seules ou en collectif, féministes ou pas, le rapport au patriarcat, la sororité et ses rivalités, les questions de classe et d'origine, le lien entre intime et politique. Il est bien difficile de construire une parole commune, bien éprouvant de créer, surtout dans l'enfermement d'une résidence d'artiste. Pourtant, il n'en reste pas moins que le propriétaire de la maison est un homme. Certes, il ne rentre dans aucun des stéréotypes classiques du mâle dominant mais « *Joris n'est pas Jésus* » comme le rappelle Miriam. Omniprésent, traversant les époques et le XX^{ème} siècle, il est celui qui rend les choses possibles, le mécène. Cet état n'en finit pas de surprendre. Quelle signification donner à cette présence masculine, qui plus est seul personnage à traverser la pièce de bout en bout ? Sans doute que plus qu'une pièce féministe, c'est l'égalité entre les femmes et les hommes que l'écriture de Pauline Sales cherche ici à atteindre.

[1] Sauf mention contraire, les citations sont extraites de Pauline Sales, texte d'intention, dossier de presse, janvier 2021.

[2] Voir à ce propos Miriam Shapiro, « The education of women as artists: project Womanhouse », *Art Journal*, vol. 31, n° 3 (spring 1972), pp. 268-270.

[3] Du 30 janvier au 28 février 1972.

[4] Simonetta Piccone Stella, « Pour une étude sur la vie des femmes dans les années 1950 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 16 | 2002, 245-269.

[5] On devine dans ses trois personnages Amélie Nothomb, Paul B. Preciado et Pauline Sales elle-même qui ne s'épargne pas en écrivaine d'âge mur quelque peu dépassée par les questions féministes actuelles, faisant preuve d'une bonne dose d'autodérision.



Les femmes de la maison, texte et mise en scène de Pauline Sales © TGP CDN de Saint-Denis

LES FEMMES DE LA MAISON - Écriture et mise en scène Pauline Sales. Avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Vincent Garanger, Hélène Viviès. Scénographie Damien Caille Perret. Création lumière Laurent Schneegans. Création sonore Fred Bühl. Costumes Nathalie Matriciani. Coiffure, maquillage Cécile Kretschmar. Régie son Jean-François Renet ou Fred Buhl. Régie générale et lumière François Maillot. Habilleuse et entretien perruques Nathy Polak. Spectacle créé le 11 janvier 2021 au Théâtre de l'Ephémère, scène conventionnée pour les écritures théâtrales contemporaines, Le Mans. Vu le 22 juillet 2021 au TNBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine.

Du 20 au 23 octobre 2021 • [Théâtre de L'Ephémère – Le Mans](#) ➞

Du 26 au 29 octobre 2021 • [La Comédie de Reims](#) ➞

30 novembre 2021 • [Théâtre Jacques Carat – Cachan](#) ➞

14 décembre 2021 • [Scènes du Jura - Scène nationale](#) ➞

Du 11 au 22 mai 2022 • [TGP – Centre Dramatique National de Saint-Denis](#) ➞

ANNONCE



20 têtes d'affiche pour une rentrée 2021 rêvée

Toute l'équipe de sceneweb vous présente ses meilleurs vœux pour cette année 2021, qui débute avec toutes les incertitudes sur la date de la reprise liée à l'évolution de la pandémie de la Covid-19. Malgré cela nous ne dérogeons pas à la règle de vous présenter 20 têtes d'affiche qui seront dans l'actualité dans les prochaines semaines (*les dates annoncées sont susceptibles de bouger dans les premiers de jours de janvier*).

Des visages connus, d'autres sont de nouveaux venus dans le monde du spectacle vivant, une diversité à l'image de ce que nous défendons depuis désormais plus de 10 ans.

Pauline Sales met en scène *Les femmes de la maison* au Théâtre de l'Ephémère au Mans



La nouvelle pièce de l'autrice et metteuse en scène Pauline Sales se déroule dans les années 40. Elle se déroule sur trois temps. Elle propose, en miroir avec la société de chaque époque, un regard sur la femme et l'artiste, seule, en collectif, féministe ou pas.

Un homme aime une femme photographe qui le quitte pour un autre. Afin de lui permettre de vivre pleinement sa vie de femme et d'artiste, il lui offre, en cadeau d'adieu, le mariage et une maison.

Cet acte fondateur va modifier Joris et son rapport aux femmes. Des années plus tard, de nouveau propriétaire de la maison, il ne se résout ni à la vendre ni à la louer. En souvenir de cet ancien amour, il la prête à des femmes artistes qui en font pour quelques semaines ou quelques mois leur abri, leur atelier, leur lieu de création. Il y a quelques règles à respecter, une œuvre à laisser en fin de séjour et la présence d'une femme de ménage qui veille sur la maison autant que sur la locataire.

La pièce est créée au Théâtre Paul Scarron du Théâtre de l'Ephémère au Mans.

OLIVIER SAKSIK

ELEKTRONLIBRE

Manon Rouquet

presse & communication
communication@elektronlibre.net
06 75 94 75 96

Olivier Saksik

presse & relations extérieures
olivier@elektronlibre.net
06 73 80 99 23

Cindel Cattin

communication
assistante.com@elektronlibre.net
06 79 16 94 25